1

C'était un dimanche d'automne, une fin d'après-midi qui n'en finissait pas, le genre de moment où l'on sent doucement mourir le week-end à mesure que la lumière baisse. Exactement le genre de moment que je détestais.

– Tu as vu ça ? disait ma mère de temps en temps sans lever les yeux de son journal, en pointant du doigt une ligne que personne ne pouvait voir.

– Hum, hum, répondait mon père.

Nous étions tous dans le salon en train de lire, parce qu'un dimanche « ça doit être tranquille », avait décidé ma mère. Ma sœur avait l'air d'en prendre son parti, mais moi j'écoutais avec inquiétude le bruit que faisait mon estomac et

mon livre était en train de glisser lentement de mes genoux.

– Dis-moi, Pierre… Les nourritures de l'esprit, cela t'intéresse de temps en temps ? demanda ma mère avec agacement.

Elle ne comprenait rien. Elle n'entendait rien.

Comment lui expliquer le vacarme que faisait mon corps depuis quelque temps ? Le matin, en cours, le soir et même sur le chemin du collège, quand je revenais avec Brigitte et que nos mains se frôlaient sans que nous l'ayons décidé. J'avais toujours faim, sommeil, mal, toujours envie d'être ailleurs, envie d'être quelqu'un d'autre.

– Lève-toi… Lave-toi… Travaille…

Je n'en pouvais plus. Mais bon Dieu ! Comment faisaient donc tous ces gens pour mettre un pied l'un devant l'autre ? Et puis pour marcher au pas dans le métro, monter tout raides dans les bus, ne pas se parler, ne pas se voir… Moi, je ne serais jamais comme eux… C'était si simple… Dormir. Oublier. M'oublier. Le ciel était gris au-dessus de Paris.

– Tu m'entends, Pierre ?

Oui, je les entendais. Mais j'étais enfermé dans un corps trop étroit. Cela me réveillait la nuit et personne ne semblait s'y intéresser.

– C'est normal, tu grandis, avait dit mon père en souriant.

Exactement le genre de phrase que je détestais.

2

Seul James me comprenait.
Et James n'était pas un lapin ordinaire.

Ce dimanche-là, comme à son habitude, il était pensif, assis dans le salon sur le coin droit de son tapis préféré, au milieu d'une fleur pervenche. Il rêvait probablement à d'autres contrées, la tête penchée sur le côté, ses beaux yeux noirs à moitié clos, la patte droite repliée contre le corps. Il était ailleurs, loin de nous. Mais je savais qu'il ne dormait pas. Ses moustaches bougeaient, et parfois l'une de ses oreilles était agitée d'un tremblement. Il ne dormait pas, il ne rêvait pas : il réfléchissait.

Mon père, lui, commençait à ronfler paisiblement. Ma mère se leva et sortit.

James souleva une paupière, prouvant qu'il avait parfaitement conscience de ce qui se passait autour de lui. Il me regarda d'un œil noir sans fond. Je compris plus tard qu'il venait de décider que ma vie ne serait jamais plus la même.

– Il est temps, dit-il d'une voix basse pour que mes parents ne l'entendent pas.

– Temps de quoi ?

– Temps d'apprendre.

Il ferma à nouveau les yeux.

– Apprendre ?

– À présent, il faut que tu essaies de ne plus penser à rien. Fais comme moi… Concentre-toi…

– Mais pourquoi ?

– Tu vas comprendre, Pierre, qu'il existe des niveaux de conscience supérieure. Et bien d'autres façons de vivre.

Je savais cela. James me racontait souvent des histoires étranges, que j'aimais et auxquelles je m'étais habitué.

Quand tout le monde était couché, il s'installait contre moi, sur mon oreiller. Je sentais battre son cœur et le mien, sa chaleur m'apaisait peu à